

- 12ème séance -

On a donc vu que si, au lieu de conserver l'énoncé télescopé qui correspond à une opération de prédication et une opération d'énonciation intriquées pour des énoncés comme:

"Jean mange la pomme" ou *"John drives the car"*

on itère l'opération $\underline{\epsilon}$ () de telle manière que l'énoncé réécrit ne soit plus neutre, mais construisse la valeur énonciative en tant que telle, valeur qui pourra porter

soit sur la relation $\mathcal{S} \longleftrightarrow \mathcal{S}$, soit sur la relation $\mathcal{T} \longleftrightarrow \mathcal{T}$, on a un schéma:

$$\overbrace{(\)} \text{ r b } \underline{\epsilon} \text{ a } \underline{\epsilon} \text{ a}$$

dans lequel "a" est le substitut de Sit, et l'on a vu que cette formule n'a pas de correspondance directe en français, mais qu'en anglais, on a: "John is driving the car". Dans ce cas, c'est l'opérateur $\underline{\epsilon}$ de la relation prédicative qui est absorbé (celui qui dérive "John drives the car"), au profit de l'opérateur $\underline{\epsilon}$ de la relation énonciative qui est alors marqué de façon spécifique par "is" ou "was". Puis il faudra expliquer pourquoi après "is" dans ce cas en anglais, on a nécessairement une forme non finie, c'est-à-dire une des formes verbo-nominales telles que participe, gérondif éventuellement, et infinitif.

Les formes finies comportent un certain nombre de déterminations de personne entre autres, qu'on trouve dans le présent, l'imparfait... et que l'on n'a pas dans les formes verbo-nominales. Il faudra donc ici une forme non finie ayant certaines propriétés; c'est-à-dire qu'on aura "driving" parce que la forme en "-ing" est une forme qui est en général neutre du point de vue de l'orientation, mais conserve l'orientation quand elle est donnée. C'est une forme qui est neutre, parce qu'on peut la trouver dans les exemples comme:

"This room wants sweeping"

"This room wants to be sweeping"

"It wants rewriting"

On s'aperçoit, lorsqu'on observe toutes les formes en "-ing" que c'est par un calcul que l'on va avoir l'une ou l'autre des orientations (celle dite active ou celle dite passive) ou une orientation neutralisée. Donc, "driving" ici va, du point de vue aspectuel, conserver la valeur qui est donnée à la relation entre T et \mathcal{T} , c'est-à-dire l'identification. En français, on n'a pas cela au sens d'une correspondance terme à terme, simplement parce que le français ne s'est pas développé ainsi; mais les langues trouvent de toute façon un moyen de généraliser l'opération, et en français, on a bien sûr "être en train de". En anglais c'est une forme qui trouve son origine dans les textes religieux d'origine celtique qui ont été traduits littéralement; on trouve encore:

"to be at doing something"

"to be with doing something"

"to be on doing something"

"to be in doing something"

qui sont en réalité des tournures locatives dont il est resté, suivant l'hypothèse de JESPERSEN que MOSSE n'approuvait pas, les tournures de type: "to be a-doing" (cf. pp.169 -170).

Le français conserve encore cela sous une forme très archaïque puisqu'on trouve:

"il va faisant"

"il va chantant"

Mais ce sont des formes qu'on trouve naturellement dans toutes les langues romanes, en italien:

"sta faccendo"

qui serait peut-être spécifique de l'Italie du sud, en espagnol et en portugais, mais qu'on ne trouve pas en corse. Le français est donc là-dessus un cas particulier ; c'est en fait une langue qui malgré les apparences est une langue assez fortement germanisée, ne serait-ce que dans la façon de former les interrogatives par interversion du sujet et du verbe qu'on ne trouve dans aucune langue romane et pas seulement parce qu'il n'y a pas d'indices de personne.

Donc, de la formule :

$$a \in a \in () r b$$

on va pouvoir tirer toutes les valeurs de forme progressive anglaise. C'est un schéma qui ressemble d'ailleurs à la formule que je donne par ailleurs de l'opération de fléchage (voir plus loin), et cela correspond aussi à l'étude faite par ADAMCZEWSKI ("be...-ing dans la grammaire anglaise") qui montre comment il y a des déclencheurs et en particulier les anaphoriques, qui rendent pratiquement obligatoire la forme progressive; par exemple toutes les formes du type:

"If you vote X, you are voting conservative"

qui est un peu comme si en français on reprenait par "ce faisant".

En français, on pourra réaliser cette forme d'énoncé, mais en changeant le terme de départ, c'est-à-dire qu'on aura une formule comme:

$$\overbrace{b \exists a \in () r ()}$$

formule dans laquelle puisqu'on a changé le terme de départ, on a automatiquement \exists .

On a donc un schéma dans lequel on a d'un côté une coréférence à b et de l'autre une relation primitive qui est conservée; c'est-à-dire qu'on va avoir ce qu'on appelle un énoncé enchâssé mais qui est encore plus complexe puisqu'on a en même temps une reprise par coréférence. Les règles de la coréférence en français font que la parenthèse est liée à b , va se réaliser par un anaphorique du genre "le", "la", "les", et non pas par une forme de réfléchi.

En russe ou en suédois, au contraire on aurait quelque chose qui correspond au réfléchi parce que c'est un anaphorique qui a dans ces langues une portée beaucoup plus grande.

On aura donc pour l'énoncé cette forme de reprise anaphorique et d'un autre côté on sait que dans la mesure où l'ordre

de la relation primitive est conservé, c'est-à-dire qu'on a déjà en quelque sorte un terme de départ, b ne pourra pas être terme de départ absolu; on aura donc ici une relative.

On peut montrer par ailleurs que la relative se caractérise par:

$a \in ()$

C'est-à-dire une relation entre quelque chose et une fonction qui est reprise. C'est bien ce que l'on dit quand on dit que le relatif a pour antécédent telle chose et qu'il a une fonction dans la proposition relative.

Si l'on reprend pour relation de départ <Jean, voiture> conduire, on aura quelque chose comme:

"la voiture a Jean qui la conduit"

C'est un énoncé qui accroche un peu en français parce qu'avec cette relation primitive, on a une contrainte très forte entre l'animé humain et l'inanimé.

Mais on peut rendre cet énoncé plus acceptable en dérivant de () r b lié à a ∈ (), le terme de "conducteur" (=qui conduit) (processus de dérivation des noms d'agent) et on aura:

"la voiture a Jean comme conducteur"

Si l'on change quelque peu la relation primitive, on peut obtenir quelque chose de plus acceptable:

"cet avion a les japonais comme acheteurs"

et, si l'on met dans la relation primitive deux animés humains on aura:

"Paul a Jean qui le soigne"

ou:

"J'ai ma sœur qui me soigne"

On va pouvoir aussi, moyennant une autre opération, produire un énoncé comme:

"la voiture c'est Jean qui la conduit"

mais cela suppose qu'on ait parlé d'un autre système de représentation qui introduit ce que finalement j'appellerai simplement le deuxième repère (qu'on appelle généralement "topic" ou "thème") et on pourra alors dériver ce genre d'énoncé:

"La voiture, c'est Jean qui la conduit"

qui est plus naturel que:

"la voiture, Jean la conduit"

On peut montrer qu'on est contraint d'avoir "c'est... qui" parce qu'on a une relation complexe dans laquelle:

- "Jean" est le repère principal

- l'orientation conserve l'ordre de la relation primitive puisqu'on a "Jean conduit"

- mais dans la mesure où on commence l'énoncé par "voiture" on pose ce terme comme deuxième repère, donc repéré par rapport à Sit mais qui en même temps se pose comme substitut de Sit dont on est obligé d'avoir un représentant pour marquer que l'orientation n'est pas inversée puisque \exists (qui suit "voiture" dans la mesure où on aurait très grossièrement: voiture \exists Jean conduit la voiture) ne donne pas en soi l'orientation (il est à ce niveau le produit d'opérations). On aura donc "ce" comme représentant de Sit qui est identifié à "voiture" en tant que "Jean conduit la voiture".

D'ailleurs, si au lieu de "voiture" au départ, on a "il y a la voiture", on a plus besoin de "c'est... qui":

"Y a la voiture, Jean la conduit"

On pourrait, bien sûr, avoir aussi:

"Y a la voiture que Jean conduit"

Mais c'est encore autre chose... on sait qu'une lexis génère environ 300 énoncés.

On a donc vu que l'opération d'itération pouvait se faire soit en reprenant le même terme de départ, et dans ce cas on a $\underline{\exists}$, soit en reprenant un autre terme, et dans ce cas on a $\underline{\exists}$.

On a vu que si l'on itère l'opération par "b" en vidant sa place à droite de "r" et en même temps en vidant la place de "a" à gauche de "r" tout en maintenant "a" à gauche de "r", on avait quelque chose comme:

$$b \supseteq \overbrace{a \in () r ()}$$

qui donne en français quelque chose comme:

"Paul a Jacques qui le soigne"

c'est-à-dire que le prédicat est conservé à une forme finie parce qu'on conserve l'orientation primitive.

Si maintenant, en même temps que cette forme, on veut conserver sans reprise anaphorique, l'orientation primitive, c'est-à-dire qu'on a:

$$b \supseteq a r b$$

on ne trouve aucune correspondance, du moins en français, parce qu'on a quelque chose comme:

"(la voiture a) et (Jean conduit la voiture)"

La première possibilité par rapport à ce schéma est donc de vider la place de "a" et de le maintenir à gauche de "r", ce qui correspond à la relative en français. On peut d'un autre côté (puisqu'on cherche à épuiser les possibilités par un fonctionnement mécanique du système) vider la place de "a" tout en faisant passer "a" à droite de "r", la place de "b" étant aussi vidée. Cela donne comme schéma:

$$\overbrace{b \supseteq () r () \in a}$$

L'opération ici n'est pas symétrique de celle donnant la relative. Par sa position "a" est à la fois repère et terme de départ (et source de la relation primitive); ces propriétés font qu'il n'y aura pas de coréférence par rapport à "a". D'un autre côté, "b" est dans la même situation, c'est-à-dire à la fois repère et terme de départ mais il est but dans la relation primitive, il y aura donc une coréférence spécifique; et là, on peut montrer qu'avec les règles sur les pronoms clitiques

en français, la portée de la coréférence est telle qu'on va avoir cette fois un réfléchi. En fait on a très exactement là une double orientation. C'est un énoncé qui donne en français:

"la voiture se fait conduire par Jean"

ou parce qu'on a toujours avec cette relation primitive une contrainte sur les animés humains:

"Paul se fait soigner par Jacques"

En faisant cette correspondance directe, on glisse évidemment sur des tas de problèmes qui demandent une étude détaillée: problème de la coréférence, de l'apparition de "par", de quantification...

Ici \exists se rend par "faire". Et on peut montrer par ailleurs que s'il y a une grande stabilité dans la relation entre \exists et "avoir", on trouve malgré tout des énoncés comme:

"J'ai un rhume"

"Je tiens un rhume"

"Je fais un rhume"

Il faudrait ici pouvoir étudier dans le détail, d'une part les relations qu'il y a entre \exists et "faire" ou "avoir" dans les tournures causatives et les causatifs réfléchis, puisqu'il y a en anglais:

"to have somebody do something"

et d'autre part les relations entretenues par ces formes avec les formes de passif, c'est-à-dire des énoncés du genre:

"John had a book stolen from the library"

dont on dit dans les grammaires que ça signifie :

-soit: *"John arranged for a book to be stolen from the library"*

-soit: *"John suffered the loss of a book from the library"*

-soit: *"John had a book that was stolen from the library"*

et dont il faut pouvoir rendre compte; et il est intéressant de voir que "have" supporte toutes ces interprétations. Il indique en fait une relation orientée entre deux agents ou entre un agent et un non-agent. On peut montrer que la causation en tant qu'opération primaire n'existe pas; il existe des relations agencées de telle manière qu'on en tire la relation de causalité; il y a simplement des marques comme "have", "get", "kael" en gallois où pour dire "I was seen" on a quelque chose comme

"I got the seeing of me", "faire"...; et, à condition de voir qu'on a bien affaire à une relation abstraite, il faudra se demander pourquoi on a affaire à tel ou tel terme.

On dit en général que "faire" est l'agentif par excellence, mais il y a des emplois qui ne le sont pas et de plus dans beaucoup de langues, il y a, lorsqu'on tire la relation de causalité, un verbe qui est un verbe de localisation comme "mettre", "donner" (en allemand), et en français on trouve:

"J'ai mis Pierre à peindre la cuisine"

c'est-à-dire:

"J'ai fait peindre la cuisine à/par Pierre"

"J'ai donné à Pierre la cuisine à peindre"

et, dans les langues africaines, lorsque le causatif est formé de façon explicite, c'est cet emploi de "donner" qu'on a.

"J'ai eu Pierre à peindre la cuisine"

qui est plus acceptable si on ajoute "pendant toute la semaine" parce que dans ce cas "j'ai eu" est proche de signifier "j'ai supporté". On a encore:

"J'ai eu la cuisine peinte par Pierre"

On voit là qu'une correspondance stricte entre $\underline{\epsilon}$ ou $\underline{\exists}$ et tel verbe n'est pas possible. Il faut considérer que les termes lexicaux ont en même temps un certain nombre de propriétés métalinguistiques.

Outre l'allemand et les langues africaines où "donner" est utilisé de façon métalinguistique, on le trouve aussi en italien dans:

"puo darsi"

et en français dans:

"étant donné un triangle rectangle"

"donnons-nous un triangle rectangle"

qui sont les équivalents de: *"soit un triangle rectangle"*

ou encore des phrases contenant "puisque" qui veut dire:

"il y a en situation telle chose, il s'ensuit que... "

C'est à la fois la difficulté et le caractère fascinant du travail du linguiste que de pouvoir dégager non seulement les télescopages, mais aussi les emplois où les termes fonctionnent comme métatermes, de façon à pouvoir construire la relation entre la représentation métalinguistique et cette représentation qu'est un énoncé dans une langue donnée, de telle manière qu'on n'a pas une relation terme à terme mais une relation de valeur à valeur. Si l'on veut aller un peu plus loin dans les valeurs et combinaisons de valeurs de ces termes, on verra que beaucoup de ces verbes de localisation sont aussi des verbes de changement d'état; en français, qui est la seule de toutes les langues romanes à ne pas posséder deux verbes "être", on a:

. combinable avec "être" et/ou "faire":

- "rendre" qui est soit "faire être", soit "faire devenir" dans quelque chose comme "je l'ai rendu malade";

- (en anglais) "get", qui correspond à "se faire être", "devenir" dans quelque chose comme "il se fait tard" ou "ça devient difficile" mais on ne peut dire ni "il devient tard" ni "ça se fait difficile" puisque les possibilités dépendent aussi du prédicat;

- "se mettre", dans "se mettre à faire quelque chose" qui est "être après faire...et l'inchoatif"

. combinable avec "avoir" et/ou "faire":

"mettre" dans "mettre quelqu'un à faire quelque chose" qui est "avoir quelqu'un pour faire... et l'inchoatif ou l'éventuel";

- en anglais, de nouveau "get" au sens de "se/faire/avoir", c'est-à-dire "acquérir", "recevoir";

- "donner", c'est-à-dire "faire avoir" au sens quasiment strict de localisation puisque c'est "mettre dans une position qu'elle soit déplacée ou pas; faire passer d'un endroit à un autre".

Et, évidemment, on ne peut pas se contenter de donner des règles disant simplement que dans certains cas "être" passe à "avoir", il faut pouvoir donner des règles qui fonctionnent de façon indépendante chaque fois que le cas se présente, et qui permettent de construire et de calculer les valeurs.

On peut maintenant essayer de faire fonctionner le schéma \underline{arb} en posant une autre relation à un terme \underline{c} ; c'est-à-dire la véritable relation de causalité et non pas le causatif réfléchi qu'on vient de voir dans des énoncés du type

"Il s'est fait écraser par une voiture"

énoncés dont on a pu pointer au passage la relation existant avec les énoncés passifs :

"Il a été renversé par une voiture."

les causatifs réfléchis sont chez les enfants francophones acquis avant la tournure auxiliaire.

Le raisonnement est en parti le même, mais il faut tenir compte de l'intrication des relations.

De façon très schématique on aura :

$c \exists a r b$

puisque en commençant par un autre terme que le terme source on a \exists .

Sous cette forme, on va pouvoir dériver en anglais

"Paul had James drive a car"

mais en français, on a comme précédemment, besoin d'une opération supplémentaire, c'est-à-dire qu'il faut :

$c \exists \overline{a \in ()} r b$

pour avoir :

"Paul a Jacques qui conduit la voiture"

puisque ça n'est que sous cette forme qu'on peut avoir l'énoncé correspondant en français.

De même façon, tout à l'heure, on pouvait tirer de :

$b \exists r () \in a$

un énoncé français du type

"Je me suis fait renverser par une voiture"

mais on n'a pas de correspondance terme à terme en anglais, puisqu'on ne peut avoir:

"I had myself run over by a car"

Un énoncé de cette forme pourra se dériver après avoir généraliser le procédé, c'est-à-dire lorsqu'on a:

$c \ni a r b$

qui permet de faire correspondre en anglais :

"Paul has James drive the car"

On pourra aussi, par ce genre de manipulation, dériver les formes de passif comme :

"Il a eu la jambe cassée"

"Il s'est fait casser la jambe"

"I had the doctor sent for"

"John had a book stolen from the library"

"He had his hair cut"

...

On voit déjà ici comment, au lieu d'avoir des suites d'énoncés dont on se rend compte intuitivement qu'ils sont liés et que l'on décrit par des règles de transformation, on commence à avoir un véritable système générateur. On peut construire ici une véritable grammaire génératrice au sens où en mathématiques on a un système générateur. (C'est un anglicisme de dire : grammaire générative).

Une lexis est un générateur d'énoncés, mais c'est aussi un modèle contraint par l'empiricité. C'est la seule manière de poser le problème de la paraphrase.